

**Prologue**  
**Le 26 mai 2005**

L'été s'annonçait sec à Téhéran, vibrant des embouteillages qui immobilisaient les bus surpeuplés au milieu de la mêlée des voitures. La chaleur s'était abattue sur Leila dans le silence de son appartement, un silence que des coups de fil imprévus étaient venus briser le soir après l'heure de la prière. La nuit, elle ressassait encore les appels: Kanuni, en personne, lui fixant un rendez-vous; Massoud ensuite, après toutes ces années... Son esprit filait sans freins chassant le sommeil. Il aurait mieux valu penser à autre chose, l'examen d'entrée à l'université de son neveu par exemple. Amir-Ali était un garçon sérieux et travailleur, il disait qu'il n'y croyait pas, mais faisait tout pour réussir, depuis des mois. Dieu serait avec lui.

Leila se tourna sur le dos, essayant en vain de repousser avec le drap la chaleur qui pesait sur son corps. Elle avait beau se raccrocher à des pensées plaisantes, la venue précoce de l'été l'empêchait de dormir. Ou bien était-ce le souvenir de Nora?

Le matin, en arrivant au local, Leila Tabihi se dirigea directement vers son bureau, sans déranger Aghdas *khanoum* qui lui tournait le dos, affairée devant le samovar.

Elle resta un long moment à sa table, le front barré par une ride d'inquiétude, avant de se lever pour s'engager dans le couloir.

Abdul y passait le balai avec de petits gestes brusques, courbé sur la poussière. Le pauvre homme était très âgé maintenant, il n'y voyait quasiment plus rien et faisait son travail d'entretien de plus en plus mal, malgré les semonces d'Aghdas *khanoum*.

– *Salam, salam*, lança-t-il avec un grand sourire édenté.

Elle s'inclina pour le saluer, et s'approcha du bureau de Mirza Mozaffar, priant pour qu'il soit là malgré l'heure matinale. Après avoir adressé un signe de tête à Aghdas *khanoum* qui passait, enveloppée dans son tchador, Leila frappa à sa porte.

Quand Mirza ouvrit, elle ne répondit pas à son sourire et entra sans mot dire dans le bureau.

– Que se passe-t-il? demanda-t-il, inquiet.

– Devine qui m'a appelée, dit-elle en refermant la porte derrière elle.

## Chapitre 1

### Un taxi à Téhéran

Narek Djamshid héla un taxi collectif sur l'avenue Vali Asr et prit place aux côtés d'une femme d'une quarantaine d'années qui lui lança un regard indifférent, avant de rajuster le tissu évanescent jeté sur ses cheveux.

Le taxi démarra, et Narek se mit à détailler du coin de l'œil le rouge à lèvres vermeil de sa voisine et ses paupières de teinte ocre, assorties à son voile. Elle avait ce profil étrangement droit et légèrement pincé des Iraniennes qui investissent des fortunes afin de réduire leur nez aux normes occidentales. Un long fourreau en lamé or dépassait de son imperméable islamique. Où allait-elle? Tout près probablement, dans une villa des environs, invitée à l'une de ces fêtes huppées dont il devinait le tapage depuis sa chambre, au dernier étage d'une tour grise surplombant les bâtiments alentour, semés d'antennes paraboliques.

On était le 1<sup>er</sup> juin déjà, cela faisait cinq jours qu'il avait quitté Paris, et Narek n'avait guère avancé sur son article. Le temps se traînait chez sa vieille tante Vart qui lui présentait chaque jour un nouveau membre de sa famille arménienne. Il avait le sentiment de passer sa vie à table avec ces oncles et cousins éloignés venus se remémorer

des souvenirs dont Narek ne conservait aucune trace. Ils le traitaient d'emblée comme un des leurs, un Arménien, oubliant que son père, Massoud, ne l'était pas. Il semblait d'ailleurs difficile de rencontrer des Persans à travers eux. Et quand Narek interrogeait sa tante sur les Djamshid de Téhéran, celle-ci haussait les épaules en signe d'impuissance.

Aussi, il tentait de fuir ce défilé permanent dans ses allées et venues en taxi, guettant les habitantes des quartiers Nord qui dissimulaient leurs tenues extravagantes sous l'uniforme révolutionnaire. Mais où se procuraient-elles ces vêtements? se demandait-il en examinant la robe fendue de sa voisine.

Elle étira une longue jambe brune, soupira, exaspérée, lui faisant sentir qu'il la scrutait de façon déplacée. Gêné, Narek se mit à fouiller dans son sac à dos pour vérifier qu'il avait bien pris l'adresse de Leila Tabihi, griffonnée sur un bout de papier par Mariam.

«Tu iras chez la tante de ta mère», avait été la réponse laconique de son père à l'annonce de son voyage. Réponse qui ne l'avait pas surpris, car son projet de reportage en Iran n'avait pas éveillé la moindre réaction chez celui-ci. Narek savait qu'il n'avait rien à en espérer – ses rapports conflictuels avec son père s'étaient mués depuis quelques années en une indifférence mutuelle. Aussi avait-il sillonné les lieux où se retrouvait la communauté iranienne de Paris à la recherche de Mariam Bliss, une vieille amie, l'une des rares qui se souvenait d'eux après leur arrivée en France. La seule en fait qui soit venue briser le tête-à-tête solitaire avec son père durant les longues années de son enfance, jusqu'au jour où, après une brouille inexplicable avec Massoud, elle n'avait plus donné signe de vie.

C'était en 1995. Dix ans s'étaient écoulés. Quand Narek avait voulu se rendre en Iran, il l'avait cherchée pendant des mois, arpentant les épicerieS iraniennes de la rue des Entrepreneurs, lui laissant des messages auprès des commerçants. Vous êtes iranien? lui demandaient-ils, déroutés par son persan devenu hésitant depuis qu'il ne voyait plus que rarement son père. Puis, Mariam avait surgi un jour comme par hasard à ses côtés, dans un magasin d'alimentation tenu par l'ancien maire d'Ispahan. Elle l'avait appelé Narek *jan*, mon cher Narek, comme si le temps n'avait pas passé, ne s'arrêtant pas à son look: pantalon et chemise noirs, longues pattes effilées accentuant le caractère émacié de son visage et une rangée de bagues achetées aux Puces qui déplaisait particulièrement à son père. Elle l'avait ensuite conduit chez elle, dans une des tours du quartier Beaugrenelle, en bord de Seine, où de nombreux Iraniens s'étaient installés au lendemain de la Révolution. Et dans son minuscule salon où se superposaient les tapis persans aux couleurs fanées, Mariam lui avait remis les coordonnées de Leila Tabihi, avec la recommandation d'«en parler à Massoud» afin que ce soit lui en personne qui la prévienne de son arrivée.

Mais mon père ne connaît pas cette Leila Tabihi, s'était dit Narek. Sans broncher cependant. Trop content d'avoir un contact, trop content d'avoir ce contact. Et son père, contre toute attente, s'était exécuté, s'isolant dans sa chambre pour téléphoner tandis que Narek attendait de l'autre côté de la porte.

Le taxi s'arrêta au croisement de l'avenue de la Révolution et sa voisine tendit cinq cents tomans au

chauffeur, un homme rondouillard qui portait un chapeau de feutre clair. Il refusa l'argent avec de grands gestes, insistant pour que sa cliente soit son invitée : une si belle femme, qui lui rappelait tant sa fille... Elle sourit, lui fit à son tour un peu de *taarof*, les politesses d'usages – précisant néanmoins qu'elle devait avoir le double de l'âge de sa fille –, et lui demanda de garder la monnaie avant de descendre. Sans un mot, sans un regard pour Narek, définitivement rangé dans la catégorie des mufles.

Il tenta d'allonger les jambes, se heurta au siège avant : lui qui dépassait déjà d'une tête la foule du métro parisien se sentait tragiquement grand depuis son arrivée à Téhéran. Il avait rangé ses bagues et son pantalon moulant, comptant sur son teint brun et ses sourcils broussailleux pour se fondre dans la masse, mais se faisait inmanquablement repérer comme un étranger. Le premier tour des élections aurait lieu dans deux semaines, le temps passait, et Narek craignait de rentrer à Paris sans rien connaître d'autre de ce pays que ses promenades sans fin sur Vali Asr, à l'étroit sur le siège arrière des taxis collectifs.

Bien sûr, ce n'était pas comme s'il avait une vraie commande. Après des coups de fils répétés aux différentes rédactions parisiennes, *L'Hebdo*, un journal indépendant qui venait de se créer, avait semblé intéressé par les présidentielles iraniennes.

« Certaines candidatures brouillent les clivages habituels entre modérés et conservateurs », avait-il exposé au rédacteur en chef du magazine. C'était un type à l'air bonhomme, au physique enveloppé, qui l'avait traité avec cette familiarité de mise dans le milieu de la presse : « Ça m'a l'air bien intello ton truc. Moi, je peux déjà te dire

que c'est un mollah qui va gagner!» «Intello, et alors?» avait rétorqué Narek. Sa réponse avait plu au journaliste, qui avait semblé entrevoir l'intérêt d'un sujet sur l'Iran: «Appelle-moi quand tu auras fait un peu de terrain.»

Aucun autre journal n'avait accepté de le recevoir. Ce type à l'air bourru lui donnait sa chance. Et son rendez-vous avec Leila Tabihi était peut-être l'occasion, enfin, de saisir quelque chose de ce pays qu'il avait quitté vingt-trois ans auparavant dans les bras de son père, trop petit pour comprendre ce qui lui arrivait.

Un homme ouvrit la portière et prit la place de la femme en lamé or.

– Arrêtez-moi au coin de l'avenue de l'Imam.

Vêtu de noir, il tenait à la main une sacoche en cuir.

Le conducteur acquiesça d'un signe de tête après avoir examiné son passager dans le rétroviseur.

L'homme, petit et sec, portait une barbe et une chemise à col mao dans la plus stricte orthodoxie révolutionnaire. Une chevalière en or complétait cette parfaite panoplie de cadre de la République islamique. Sa sacoche fermement serrée contre lui, il regardait la route sans prêter attention à Narek, qui vérifia encore une fois qu'il avait bien pris l'adresse de Leila Tabihi.

Le taxi s'arrêta en lançant «Sepah-Pahlavi!».

L'homme, qui brandissait un billet, hésita, puis se pencha vers le chauffeur pour lui expliquer froidement:

– Vous vous trompez, mon frère: nous sommes à l'angle de l'avenue de l'Imam Khomeyni.

Le conducteur se tourna vers lui sans prendre l'argent qu'il lui tendait:

– Oui! Avenue de l’Armée impériale: Sepah!

En retour, l’homme le toisa, jeta un coup d’œil à Narek – qui regarda ses pieds –, avant de prononcer distinctement:

– Vous voulez dire: avenue du saint Imam Khomeyni, notre regretté Guide de la Révolution.

La plupart des taxis de Téhéran utilisaient encore les vieilles appellations des grandes artères de la ville, baptisées à la gloire de la dynastie Pahlavi avant d’être rebaptisées par la République islamique. Ça devait être plus par habitude que par fidélité à l’ancien régime du Shah, se dit Narek. Le conducteur allait se rendre compte qu’il avait affaire à un fanatique et laisser tomber...

– Vousretardez mon passager, Monsieur. Nous sommes arrivés au coin de l’avenue Pahlavi et de l’avenue de l’Armée impériale. C’est ce que vous m’aviez demandé. Vous vous rendez probablement au Palais de justice. C’est ici, à deux pas, en descendant vers le parc. *Khahesh mikonam*: je vous en prie.

Le Palais de justice? Narek chercha en vain un prétexte pour quitter au plus vite cette voiture...

– Votre nom, mon frère? demanda l’homme en noir, sans se départir de sa politesse.

Le taxi répondit avec un large sourire:

– Je m’appelle Hayati Kian. Et vous?

L’homme tira de sa sacoche un petit carnet brun sur lequel il se mit à écrire.

Cela semblait lui prendre un temps infini. Il devait noter en plus du nom du conducteur, sa description détaillée, et aussi celle de son passager... Peut-être était-il de la Savama? Mais s’il faisait partie des services secrets, il n’afficherait pas un look aussi islamique, se rassura

Narek. D'ailleurs, beaucoup des membres de la Savama appartenaient auparavant à la Savak : les services secrets du Shah. La République islamique avait surtout décapité l'organisation et modifié son nom. Seuls les Américains étaient assez idiots pour réorganiser de fond en comble leurs services de renseignements avant de se lancer dans une énième guerre du Golfe...

Pendant ce temps, le taxi déclinait toujours le paiement de la course. Pour une fois, il ne s'agissait pas de politesse, et l'homme en noir refusait de partir sans avoir réglé.

Narek regarda sa montre : 17h30. Il allait arriver en retard à son rendez-vous à cause de ce stupide conducteur pahlaviste.

De plus en plus stressé, il loucha malgré lui vers la sacoche de son voisin, qui traînait, entrouverte, à ses pieds. Un objet métallique se trouvait à l'intérieur. Sûrement un téléphone portable, se dit-il, luttant contre ses tendances paranoïaques qui se développaient sans retenue depuis son arrivée en Iran. Pourtant, l'objet ressemblait étrangement à une arme à feu.

Cet homme était bien de la Savama. Et Narek, qui n'avait rien demandé, se retrouvait au milieu de cette scène idiote qui risquait de mal tourner d'un instant à l'autre. Lui qui était à Téhéran depuis cinq jours à peine allait être fiché par la police secrète de la République islamique !

« Que sais-tu, mon garçon, de la République islamique ? » lui avait demandé Mariam Bliss quand il lui avait parlé de son voyage. Que savait-il en effet de ce pays ? songeait Narek Djamshid, en observant les deux hommes se défier du regard.

– On peut monter ?

Deux vieillards se penchaient vers la portière.

Le type de la Savama se décida enfin à descendre, après avoir déposé son billet sur le siège à côté de Narek.

Le vieil homme qui prit sa place tendit l'argent au conducteur. Il ne marqua qu'une légère surprise quand celui-ci le jeta par la fenêtre. Le taxi adressa un clin d'œil à Narek dans le rétroviseur, avant de reprendre la descente de Vali Asr, comme si de rien n'était, comme si une huile de la République islamique n'avait pas, à l'instant, noté son nom dans un petit carnet brun, à quelques pas du Palais de justice.

Les nouveaux passagers échangeaient des pronostics sur le scrutin du 17 juin : l'ancien président Rafsandjani arriverait en tête, c'était certain. « Pourquoi pas, c'est un pragmatique, ce sera toujours mieux que Laridjani », disait l'un, tandis que l'autre rappelait que Rafsandjani était l'un des personnages les plus corrompus d'Iran. Ou bien avait-il dit « malin » ?

Ils ne voteraient pas de toute façon. « À quoi bon ? » se demanda l'un des vieillards avant de descendre près du bazar.

Le taxi se remplit subitement. Deux femmes aux tchadors fleuris se pressaient maintenant contre Narek. Le soleil de fin d'après-midi chauffait le véhicule tandis qu'ils quittaient les avenues ombragées des quartiers Nord pour descendre vers le sud. Une Paykan crachant une fumée noire s'arrêta à côté de la fenêtre.

Narek retint son souffle. Téhéran était plus polluée encore que les villes où il avait voyagé avec son amie Hélène, Mexico ou Bogota. Jamais, même en Amérique

latine, il n'avait rencontré des embouteillages comme ceux de la capitale iranienne, qui bloquaient les automobilistes des heures durant, alors que les passants se faufilaient, pressés, dans la fumée des pots d'échappement. De rares feux rouges étaient censés réguler le trafic dans cette mégalopole de quatorze millions d'habitants traversée de part en part de bretelles d'autoroutes géantes. Ignorés par tous, ils semblaient perdus dans la cohue anarchique et son concert permanent de klaxons. Dans les beaux quartiers où vivait sa grand-tante, sur les hauteurs de cette cité de béton construite à flanc de montagne, on pouvait encore respirer. Mais dès qu'on quittait le Nord pour descendre vers les « bas quartiers », la circulation s'intensifiait et l'air devenait d'autant plus irrespirable que les chantiers et les gravats se multipliaient dans la ville: le maire ultraconservateur, Mahmoud Ahmadinejad, achevait la réhabilitation des zones où vivaient les « déshérités de la République ».

Ce n'était pas un hasard si le local de Leila Tabihi, fille de l'ayatollah Tabihi, une figure historique de la révolution de 1979, se situait dans ces mêmes quartiers.

– Nous sommes au bout de Vali Asr, mon fils.

Narek sursauta, régla après avoir remercié, évitant la cérémonie du *taarof*, car il ne savait jamais comment payer sa course dans les règles de l'art à un chauffeur qui refusait d'être rémunéré.

Nerveux, il constata qu'il était 17h50: il avait vingt minutes de retard.